Vu de Pro-Fil

Dossier : Une planète en crises

N°30
Hiver 2016-2017

Vu de Pro-Fil

N° 30 - Hiver 2016-2017

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

COMITE DE REDACTION :

Arielle Domon, Waltraud Verlaguet, Marie-Jeanne Campana, Françoise Wilkowski-Dehove, Alain Le Goanvic, Jean Wilkowski, Nicole Vercueil, Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Roland Kauffmann, Dominique Sarda, Paulette Queyroy, Jacques Vercueil

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud - 83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 déc 2016
Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Couverture : *Les chevaux de Dieu*

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

Rarement un numéro de *Vu de Pro-Fil* aura autant collé à l'objectif de notre association de 'promouvoir le cinéma comme moyen de compréhension du monde contemporain'. Le dossier, reflet de notre séminaire d'octobre, est entièrement consacré à Une planète en crisess et à la représentation qu'en donne le cinéma, aussi bien dans nos pays occidentaux qu'en Chine ou dans les pays musulmans. Mais aussi le film analysé dans la rubrique 'Champ / contrechamp', *Nocturama*, met en scène un groupe de jeunes qui s'attaquent aux symboles du pouvoir étatique par des actes terroristes. Enfin la rubrique 'A la fiche' présente *Cosmopolis*, une réflexion sur la puissance et les dérives de la finance. Et cette actualité se retrouve aussi dans bon nombre des films cités dans les comptes rendus de festivals.

Qu'en penser ? Sans doute devons-nous nous inquiéter de ce que ces sujets nous soient presque imposés par une actualité particulièrement sombre et incontournable mais nous pouvons aussi nous réjouir que notre revue reflète au mieux notre vocation telle qu'elle a été définie par notre Président d'honneur Jean Domon, fondateur de notre association.

Ce dernier, après 24 ans de présence ininterrompue à notre Conseil d'administration, a fait valoir ses 'droits à la retraite'. Il a été chaudement remercié lors de notre récente Assemblée générale. Il peut être fier de ce mouvement qu'il a créé et confiant sur l'avenir de son enfant. Le monde contemporain a bien besoin d'être compris et le cinéma peut nous y aider.

Jacques Champeaux

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

3 Belphégor, un entêtant fantôme
4 L'art au quotidien
Résurrection d'un classique

Parmi les festivals

5 Des jeunes déboussolés
Montauroux Quatorzième
6 CINEMED 2016
Les autres prix
7 Une inquiétante Amérique !

Champ / Contrechamp : *Nocturama*

8 A la hauteur du sujet
9 Cauchemar sans issue

DOSSIER : Une planète en crises

10 Crises dans le monde musulman
11 La montée des intégrismes
12 Crises dans le monde occidental
13 La Chine sous le regard de ses cinéastes
14 *Demain*

Le coin théo :

15 Les signes dans le ciel

DECOUVRiR

17 Le Droit du cinéma

PRO-FIL INFOS

18 Liste des fiches
19 infos diverses

A LA FICHE

20 *Cosmopolis*

web

A voir en ce moment

Pro-Fil a pour objectif, à la différence des ciné-clubs, de ne choisir pour ses discussions que des films actuels. Voici présentés sous cette nouvelle rubrique deux films sur le point de sortir au moment de la parution du numéro 30 et remarqués au Festival de Cannes pour leur originalité dans le scénario et le contenu.

Le troisième, *Freaks*, a passé le cap de ses quatre-vingts années.

Il s'agit de la copie restaurée d'un film immense tant pour le sujet que pour la forme. Ces restaurations permettent de voir ou revoir, avec l'éclat extraordinaire de leur première sortie sur les écrans, des œuvres qui se seraient perdues. Que leurs artisans en soient remerciés !

Belphégor, un entêtant fantôme

Fais de beaux rêves de Marco Bellocchio

Barbara Ronchi et Nicolò Cabras dans *Fais de beaux rêves*

Au dernier de ses vingt-cinq longs métrages, Marco Bellocchio analyse le bouleversement de Massimo, un enfant de neuf ans, en adoration devant sa mère. Elle meurt un soir, brutalement, juste après l'avoir bordé dans son lit : « Fais de beaux rêves... » Le déni de l'enfant et sa révolte tourmenteront ses proches pendant plusieurs années, puis s'intérioriseront avec le temps et se transformeront en crises d'angoisse.

Le réalisateur s'est inspiré de l'autobiographie d'un journaliste italien, Massimo Gramellini, que celui-ci a lui-même transformée en scénario – pour alterner avec habileté des épisodes du récit dans les années 1969-70 et d'autres en 1990.

La plupart des scènes se situent dans l'appartement romain que Massimo, depuis une zone de guerre où il est correspondant de *La Stampa*, est venu débarrasser à la mort de son père, pour le vendre. Un intense trouble le saisit en revisitant, autour des cartons de déménagement, les cachettes de ses jeux de jeune garçon serré contre sa mère, la table de ses devoirs scolaires où, une fois, pendant qu'elle chantait et dansait sur une chanson d'amour « ...je meurs pour toi... », ses larmes avaient brusquement coulé.

Devant le cercueil fermé, l'enfant avait refusé de croire que sa mère soit morte sans lui dire adieu. Son redoutable *alter ego* que leur affection complice se plaisait à imaginer, Belphégor[1], est resté longtemps – et peut-être même encore au moment du déménagement – le seul interlocuteur digne de sa confiance.

La caméra exprime les sentiments intimes

Toujours en rébellion contre les familles étouffantes et le clergé (*La belle endormie*, 2012), Bellocchio montre un père et une tante incapables de faire face à la détresse de l'enfant et, dans un gros plan sur le visage déformé par l'optique de la caméra, un curé caricatural.

« Un film est un ruban de rêves » écrivait Orson Welles. Massimo déroule la bobine de son passé depuis les moments heureux avec sa mère (sans doute idéalisée dans l'amour qu'il lui porte) jusqu'à d'autres, cauchemardesques. L'appartement est à l'image des sévères et durables conséquences d'un traumatisme familial sur l'enfant exigeant, soupçonneux, pétri de culpabilité : pièces sombres en désordre comme des souvenirs douloureux rencontrés par hasard, fatras de bibelots reconnus dans un coin de mémoire et autrefois précieux. Dans le jeu des lumières, les visages présentent une part d'ombre et une de clarté, comme pour rappeler que, même dans les instants de bonheur de Massimo enfant, « rien n'est acquis à l'homme. » Des cadrages inhabituels soulignent le déséquilibre constant de l'homme adulte, dans sa maladroite recherche de vérité. Le plus profond de l'intime est atteint par cette expressivité de la photographie.

Assez paradoxalement, ce sera la traversée d'une pénible expérience de réponse à un 'Courrier des lecteurs' de son journal, qui marquera le premier pas de Massimo vers sa propre reconstruction.

Nicole Vercueil

[1] *Belphégor ou le Fantôme du Louvre* est une série française de Claude Barma, diffusée pour la première fois en 1965.

A voir en ce moment

L'art au quotidien – ou le quotidien de l'art

Paterson de Jim Jarmusch

Le cinéma de Jim Jarmusch est original et très éclectique. Il revisite les westerns ou les films de samouraï. Son goût et son talent pour la musique lui font réaliser des documentaires sur des groupes de musique ou des musiciens comme Neil Young. Il s'essaye également au *road-movie* (*Broken Flowers*, 2005) ou au film noir de vampires (*Only Lovers Left Alive*, 2013). Il a obtenu six prix au festival de Cannes depuis sa Caméra d'or en 1984 pour *Stranger than Paradise*.

Adam Driver et Golshifteh Farahani dans *Paterson*

Avec *Paterson*, sélectionné à Cannes 2016, il aborde un genre différent. Lors de sa présentation, le journal *Libération* a titré « brillant essai d'orfèvrerie répétitive ». Effectivement, c'est une pépite que nous offre Jarmusch. Un scénario minimaliste : Paterson (Adam Driver) qui vit dans la ville de Paterson (!), patrie de poètes comme William Carlos Williams et Allan Ginsberg, est chauffeur de bus. Sa vie réglée par un réveil qui sonne tous les matins à la même heure, est très routinière. Il vit aux côtés de sa femme Laura (l'extraordinaire Golshifteh Farahani), douce foldingue pleine de projets et obsédée par le noir et blanc au point de tout décorer (les murs du salon, les gâteaux, les étoffes, la roue de secours de la voiture …) et de s'habiller exclusivement de ces deux couleurs. Ils n'ont pas d'enfants mais un facétieux bouledogue anglais.

Porté par l'amour de sa femme il écrit tous les matins dans son bus quelques vers sur une page blanche du carnet qui ne le quitte pas. Il vit dans l'ombre des grands poètes de sa ville. Son inspiration ? Les conversations glanées pendant les trajets, ou celles échangées au bar autour d'une bière. L'amour pour sa femme et pour la poésie est tel que lorsque Laura rêve de jumeaux, Paterson remarque qu'ils se mettent à fleurir partout autour de lui, dans les parcs, dans la rue, dans le bus, manière de concrétiser le rêve de sa femme.

La vie de Paterson nous est décrite pendant chaque jour d'une semaine, où il refait quotidiennement les mêmes trajets, les mêmes gestes. Cela pourrait paraître fastidieux. Mais le génie de Jarmusch en fait un film d'une grande poésie, d'une extraordinaire légèreté. Les petites choses de la vie deviennent poésie dans ce film construit comme un poème. C'est l'art au quotidien ou le quotidien de l'art.

Marie-Jeanne Campana

Résurrection d'un classique du cinéma fantastique

Freaks, le film culte du réalisateur américain Tod Browning sorti en 1932, vient de réapparaitre sur nos écrans en version restaurée le 23 novembre 2016. Cinéaste prolifique hanté par l'occultisme, le macabre et l'infirmité, Browning, d'abord assistant de D.W. Griffith, est l'auteur du 1er *Dracula* au cinéma (1931) et a dirigé des acteurs aussi prestigieux que Lon Chaney (10 films), mais aussi Bela Lugosi, Edward G. Robinson, ou Lionel Barrymore.

Ce film dérangeant qui horrifia à l'époque le public et la critique, met en scène des êtres difformes, des monstres qui s'exhibent dans un cirque : le nain Hans délaisse sa fiancée l'écuyère Frieda, attiré par la beauté de la trapéziste Cléopâtre. Celle-ci, apprenant que Hans a fait un bel héritage, décide de l'épouser pour l'empoisonner ensuite avec la complicité de son amant Hercule ; mais le complot est découvert, et les amis de Hans et de Frieda vont imaginer une terrible vengeance...

Au-delà d'une narration mélodramatique à souhait qui navigue dans les eaux capiteuses du fantastique et de l'horreur, le spectateur ne peut qu'être fasciné par le réalisme émanant de l'authenticité des difformités physiques de personnes qui souvent font preuve de plus d'humanité que les êtres dits normaux. Relativisant ainsi les frontières entre le normal et l'anormal, ce film d'une originalité absolue, un des plus audacieux des années 1930, est emblématique de la manière radicale de l'auteur, dont l'œuvre insolite est émaillée de plaidoyers pleins de tendresse pour les êtres marginaux.

Entre autres postérités il a inspiré *Satyricon* (1969) de Fellini, *Delivrance* (1972) de John Boorman, *Phantom of the Paradise* (1974) de Brian de Palma, *Elephant Man* (1980) de David Lynch, et tout récemment *Ma Loute* (2016) de Bruno Dumont, sans oublier par ailleurs une adaptation théâtrale de *Freaks* présentée au Festival d'Avignon en 1988 et réalisée par Geneviève de Kermabon, comédienne et acrobate.

Jean-Michel Zucker

Parmi les festivals

Des jeunes déboussolés en Russie comme ailleurs

Le 24ème festival du cinéma russe de Honfleur s'est intéressé à des adolescents russes en manque de repères et désorientés, avec *Le disciple* en avant-première et *Rag Union* qui a reçu le Grand prix.

Ecrit et réalisé par Kirill Serebrennikov d'après une œuvre de l'écrivain allemand contemporain Marius von Mayenburg, ce film décrit le processus de radicalisation d'un lycéen qui traverse une crise et se transforme en un dangereux intégriste, ici orthodoxe.

Arrogant et manipulateur, Benjamin fait un procès permanent à sa mère, qui l'élève seule, et il décide, à coup de citations de la Bible, de reprendre en main les valeurs morales. Ayant peur des filles et de sa propre sexualité, il parvient à faire remplacer le bikini par un maillot une pièce, au cours de natation.

Misogyne, homophobe et antisémite, le jeune homme a pour ennemi juré sa professeure de biologie, Elena Lvovna, qui essaie, en vain, de le combattre sur son propre terrain. Celle-ci n'est malheureusement aidée ni par la direction du lycée, ni par ses collègues : à côté du thème de la radicalisation, Serebrennikov dénonce la passivité, l'irresponsabilité et la lâcheté des adultes. Elena mise à part, chacun d'entre eux ne pense qu'à ses propres intérêts, la proviseure, le professeur d'éducation physique, comme le pope.

Traduire la réalité de notre monde

Face à cette histoire très dérangeante, excellemment interprétée et filmée, on pense évidemment à la société française et à certains comportements à l'école. Bienvenues, quelques scènes pleines d'humour permettent de reprendre haleine de temps à autre. *Le disciple* a reçu cette année à Cannes le prix François Chalais destiné à récompenser « un film qui traduit au mieux la réalité de notre monde ».

Moins sérieux, *Rag Union* (L'Union des chiffes molles) de Mikhaïl Mestetski montre le parcours initiatique du jeune Vania, lui aussi élevé par sa mère et qui rejoint une bande de trois adolescents anarchistes. Le premier fait d'armes de ces jeunes, mi-délinquants, mi-sportifs, est d'aller couper la tête de Pierre le Grand, la monumentale statue du sculpteur Zourab Tsereteli, érigée à Moscou et très décriée. L'amitié virile des jeunes gens est bientôt troublée par l'apparition de la jolie Sacha. Ce premier long métrage est l'occasion de dénoncer la corruption des mafieux, l'exploitation des travailleurs immigrés, en l'occurrence tadjiks, ainsi que l'irresponsabilité des adultes qui abandonnent quasiment leurs enfants, par égoïsme ou par légèreté.

Autre primé, *Le terrain* d'Edouard Bordoukov (Prix du public) met en scène de jeunes footballeurs russes et caucasiens qui s'affrontent ballon au pied pour s'emparer d'un terrain de football, tandis qu'une bande redoutable de gros bras racistes fait la chasse aux 'bronzés'. Mais les passionnés de foot et les habitants, en particulier les vieux, parviennent à rétablir la paix.

Parmi les documentaires, *La supplication* de Pol Cruchten, d'après le livre de Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015), a évoqué la catastrophe de Tchernobyl, survenue il y a trente ans.

Françoise Wilkowski-Dehove

Montauroux Quatorzième

Plus de trois mille entrées pour cette (humide) 14e édition du Ciné-festival en Pays de Fayence : le menu, une quinzaine de longs métrages dont six avant-premières, et douze courts, en valait la peine, sans parler des extras (expositions d'artistes, entretiens avec des pros du cinéma). Les trois jurys – courts métrages, Pro-Fil, et Cigale d'Or – ont eu de quoi débattre.

Le premier a distingué *Johnny Express*, fantaisie animée pétrie d'invention et d'humour ; Pro-Fil et la Cigale d'Or ont fait le même choix, *Les Oubliés* de Martin Zandvliet (sortie prévue le 1er mars 2017) mais ont beaucoup apprécié aussi *La Passion d'Augustine* (de Léa Pool ; coup de cœur de la Cigale d'or), résistance d'un petit groupe de femmes dont est nié le choix de vie, ainsi qu'à divers titres *Les Confessions* (Roberto Ando), *Captain Fantastic* (Matt Ross), *Neruda* (Pablo Larrain), *Baccalauréat* (Cristian Mungiu). Et la journée de formation, sur la structure du scénario de film (Pierre Le Gall), s'est avérée passionnante.

Jacques Vercueil
Président du Jury Pro-Fil

Justification du jury Pro-Fil

« Ce beau film nécessaire fait revivre un épisode terrible et méconnu à la fin de la 2e guerre mondiale : le déminage des plages danoises par de très jeunes prisonniers de guerre allemands. La structure stricte et simple du récit et l'image obsédante des plages monochromes concentrent l'attention des spectateurs sur le drame humain. Le parcours moral du sergent, allant de la haine revancharde à une compassion héroïque, montre comment l'humanité gagne l'homme dans des circonstances inhumaines.»

Roland Møller dans *Les oubliés*

CINEMED 2016

Le 38ème Festival du cinéma méditerranéen qui s'est tenu du 21 au 29 octobre à Montpellier, a été, comme toujours, à la hauteur des attentes des cinéphiles.

Sa toute nouvelle présidente, Aurélie Filippetti, qui succédait à Henri Talvat, a reçu parmi les invités de marque Isabelle Adjani, pour son film *Carole Matthieu*, Sergi Lopez, pour *Livingstone* la pièce qu'il a co-écrite, et Valeria Bruni-Tedeschi pour son documentaire sur la maladie d'Alzheimer, *Une jeune fille de 90 ans*. L'ensemble de leur filmographie était programmé. Invités-surprise et surprenants, Rocco Siffredi et le slameur Grand Corps Malade nous ont montré des documentaires douloureux et inattendus. Laetitia Casta, présidente du jury longs métrages, actrice/réalisatrice, a clôturé le festival avec son court métrage, *En moi*.

Parmi les rétrospectives et hommages, le CINEMED est revenu sur une grande partie de l'œuvre de Mauro Bolognini, et sur celles d'Imanol Uribe, réalisateur espagnol, et des frères Larrieu. Un hommage spécial a été rendu à Ettore Scola, disparu en début d'année, à travers notamment *Ridendo e scherzando* (2015), le documentaire émouvant réalisé par ses filles. Autre moment fort, l'hommage à Ronit Elkabetz, l'actrice israélienne qui nous a quittés en avril 2016.

Dans le cadre du printemps du cinéma tunisien, une quinzaine d'œuvres réalisées après la révolution du jasmin ont été projetées. Jean-François Laguionie, un des maîtres français de l'animation, Palme d'or à Cannes pour un court métrage en 1979, présentait son œuvre et son dernier long métrage, le joli et mélancolique *Louise en hiver*.

L'Antigone d'or a été décernée au long métrage *Vivre et autres fictions*, du Catalan Jo Sol. Ont été primés également : *Personal affairs* de l'Israélienne Maha Haj, *Timgad* de Fabrice Benchaouche (France/Belgique), *Au-delà du résultat* de l'Italien Gaetano Forte et *L'Etoile d'Alger* de l'Algérien Rachid Benhadj. Le jury pour les documentaires a décerné le prix au très original *Zaïneb n'aime pas la neige* de Kaouther Ben Hania. Pour les courts métrages, c'est *Un été chaud et sec* de Sherif El Bendary (Egypte/Allemagne) qui a été récompensé.

Les fiches détaillées des films seront présentées lors de leur sortie en salle.

Dominique Sarda

Voir la page du festival et les billets d'humeur sur notre site

Les frères Larrieu au CINEMED

Les autres prix

Prix œcuméniques

Chemnitz 26 septembre – 2 octobre 2016

Hunt for the Wilderpeople de Taika Waititi (Nouvelle-Zélande, 2016)

Kiev 22-30 octobre 20016

Keeper de Guillaume Senez (Belgique / Suisse / France, 2015)

section courts métrages : *Ascensão (Ascension*)* de Pedro Peralta (Portugal, 2016)

section films d'études : *Esel (Ane*)* de Rafael Haider (Autriche, 2017)

Cottbus 8-13 novembre 2016

Roue libre (Tiszta szívvel) d'Attila Till (Hongrie, 2016)

Mannheim/Heidelberg 10 au 20 oct. 2016

Gnizdo Gorlytsi (Le nid de la tourterelle)* de Taras Tkachenko (Ukraine / Italie, 2016)

Mention spéciale : *Dnevnik masinovodje (Journal d'un conducteur de train*)* de Milos Radovic (Serbie, 2016)

Prix interreligieux

Leipzig 31 oct. – 6 nov. 2016

Cahier africain de Heidi Specogna (Allemagne / Suisse, 2016)

Prix INTERFILM

Lübeck 2-6 nov. 2016

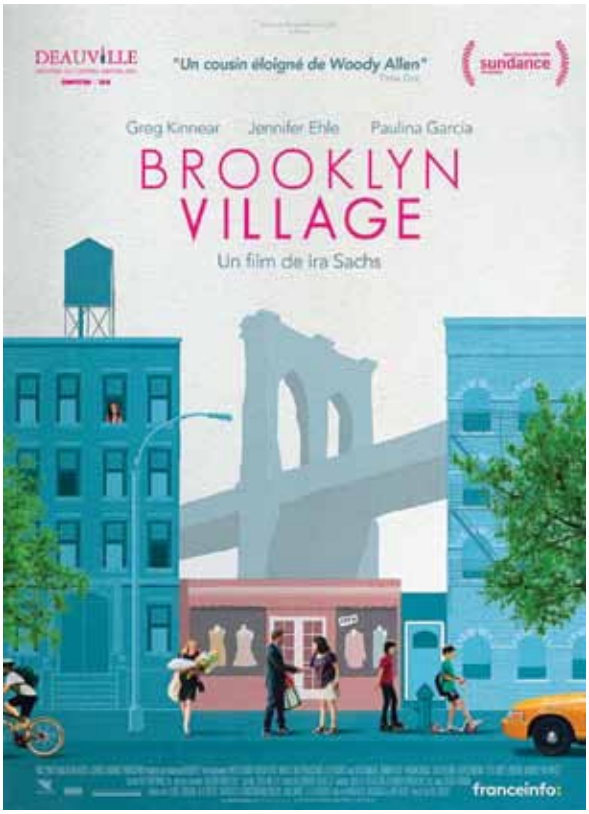
Rosemari de Sara Johnsen (Danemark / Allemagne / Norvège, 2016)

Voir les pages des différents festivals sur notre site

* Rappelons qu'un astérisque après un titre entre parenthèses signifie qu'il s'agit d'une traduction du titre original ou international sans présumer sous quel titre ce film sortira - éventuellement - en France

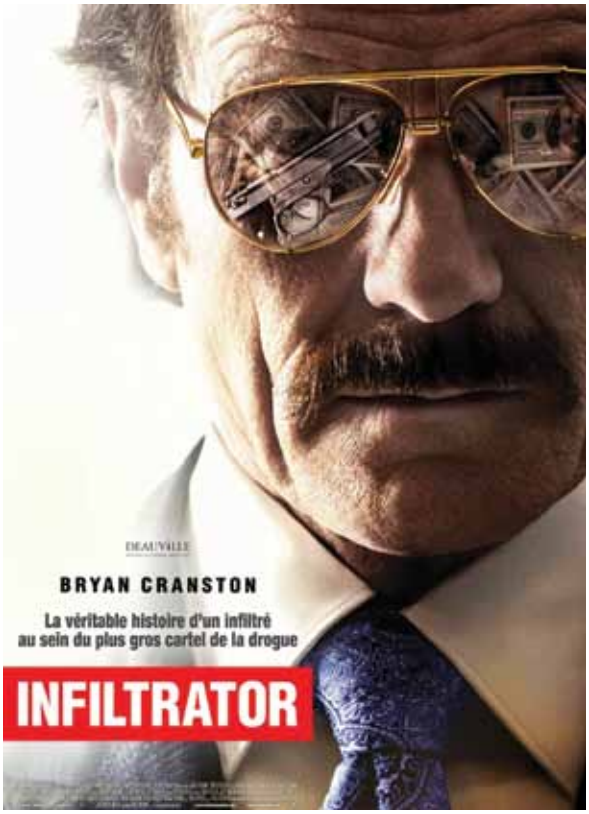
Une inquiétante Amérique !

En pleine campagne présidentielle aux Etats-Unis, le 42ème festival du film américain de Deauville y a révélé une société inquiétante. Mais le Grand prix a récompensé un ovni dans la sélection, le délicat *Brooklyn Village.*



Basé sur des faits réels, *Infiltrator* de Brad Furman raconte comment l'agent du FBI Robert Mazur (Brian Cranston) a infiltré le cartel de la drogue colombien de Pablo Escobar avant de le faire tomber, dans les années 1980. Le film attaque directement le comportement des banques et de l'Etat américains qui ont profité sans scrupules de cette manne financière.

Autre moment de sidération, *Eye in the Sky* (Gavin Hood, avec Helen Mirren) montre la traque d'un groupe terroriste réuni dans un quartier de Nairobi (Kenya) tenu par les islamistes : la puissance de la Défense américaine qui opère par ordinateurs et drone depuis une base du Nevada, avec un seul agent local (un Somalien) sur place, est très impressionnante !



Le réalisateur de *Starsky et Hutch* (1975) et de *Very Bad Trip* (2009), Todd Phillips, a signé quant à lui une comédie basée sur une histoire vraie, *War Dogs* : deux copains deviennent millionnaires à 20 ans après avoir profité d'un dispositif fédéral permettant à de petites entreprises de répondre à des appels d'offres de l'armée.

Les choses se corsent lorsqu'ils décrochent un contrat de 300 millions de dollars destiné à armer les soldats afghans.

Le film est passionnant et drôle, servi par un duo d'acteurs magnifiques, mais il reflète la sombre réalité du trafic d'armes et donne le frisson.

Scandales et horreurs

Non sans violence mais sur le mode comique, John Michael McDonagh met en scène, dans *Au-dessus des lois*, deux flics corrompus qui terrorisent ceux qu'ils sont censés défendre, avant de se racheter !

Et *Transpecos* du Texan Greg Kwedar aborde encore le thème de la corruption, avec un récit très bien construit sur la drôle de surveillance opérée par des garde-frontières près du Mexique.

Solitude, souffrances et difficultés relationnelles émanent du film de Todd Solonz, *Le teckel* : la saucisse à pattes est le fil conducteur d'une 'comédie du désespoir' (selon les mots du réalisateur), construite à partir de sketches déjantés sur la vie de ses divers maîtres.

Enfin un premier film, assez noir, de John Carchietta, *Teenage Cocktail*, montre comment deux adolescentes, à la fois naïves, futiles et perverses, se fourvoient à vouloir gagner de l'argent facile sur la toile.

Optimisme et vivre-ensemble

Face à cette accumulation de scandales et d'horreurs, le jury, présidé par Frédéric Mitterrand, a récompensé l'optimisme et le vivre ensemble : *Brooklyn Village* porte aussi sur l'adolescence. On y voit une famille, les Jardine, hériter d'une maison dont le rez-de-chaussée est loué à une couturière. Tandis que le fils de cette dernière sympathise avec le fils Jardine, les choses se compliquent pour un réajustement du loyer. Les deux jeunes découvrent ensemble les problèmes des adultes et le monde imparfait qui sera le leur.

Françoise Wilkowski-Dehove
(avec le concours de Jean Wilkowski)

Nocturama

De Bertrand Bonello (France/Allemagne/Belgique 2016, 2h10) avec Finnegan Oldfield, Vincent Rottiers, Hamza Meziani

CHAMP

A la hauteur du sujet

Il y a deux approches qu'on peut faire de ce film de Bertrand Bonello : celle du scénario et de l'histoire fictive d'un complot monté à Paris par des jeunes d'origines sociales différentes contre les symboles de l'Etat ; celle des péripéties du projet lui-même entre 2010 et 2015, 'rattrapé' par les attaques terroristes de *Charlie Hebdo*, Hyper Casher en janvier 2015 et celles qui ont endeuillé les cafés et spectacles en novembre 2015 (Stade de France, Bataclan).

Pour une fois, on a affaire à une histoire ancrée dans une réalité très actuelle, celle d'un terrorisme né du complet désenchantement de la jeunesse par rapport à l'action politique et à une société organisée dans son repli sur elle-même. Le réalisateur l'a dit lors d'un interview :

> « J'ai imaginé un film qui montrerait l'état de dégoût et de perdition de la jeunesse ».

Cela partait de son propre ressenti alors qu'il se promenait un jour dans Paris. L'originalité est d'avoir réuni un groupe de jeunes, deux filles et cinq garçons, représentant des genres de vie très différents (du candidat à l'ENA au jeune garçon de banlieue) et sans discours politique, sans exposé verbeux des raisons de leur action – pas de 'manifeste' ! On n'explique pas, on montre. Structuré en trois parties. D'abord une longue et haletante exposition de chaque protagoniste, circulant dans les rues, le métro et sur les lieux soigneusement choisis pour les attentats. Puis le passage à l'action : bombes au ministère de la Défense, assassinat d'un banquier, incendie de la statue de Jeanne d'Arc etc. Troisième partie, la plus fascinante : les sept jeunes se réfugient dans un grand magasin parisien, où ils vont vivre leurs dernières heures, au milieu des objets caractérisant notre société de consommation : vêtements, bijoux, appareils numériques, nourriture sophistiquée.

Une atmosphère d'abord exaltée et enjouée, la musique envahit l'espace, les mannequins du rayon vêtements semblent prendre vie, un garçon et une fille découvrent leur amour. Puis, peu à peu, gagne la sensation de peur et de vide existentiel, de l'absurdité de la vie. Chaque personnage prend une consistance humaine, une dimension qui nous touche, malgré l'horreur de leurs actes.

Laure Valentinelli dans *Nocturama*

Un film soutenu par ses producteurs

Bien que commencé en 2014, le tournage du film devait prendre son essor au premier trimestre 2015. Devant la situation dramatique que connaissait Paris, le réalisateur et ses producteurs se sont demandé si le projet pouvait continuer. Une situation extraordinaire qui fait penser aux réflexions anxieuses de Truffaut dans *La nuit américaine* (1973) sur les risques qui pèsent sur tout tournage (mort d'un acteur par exemple) ou à la débandade d'une équipe chargée de tourner un film, alors que l'argent du producteur fait défaut, dans *L'état des choses* de Wim Wenders. En fait, le CNC a refusé l'avance sur recettes, et, plus tard, c'est le Festival de Cannes qui dédaignera le film !

Mais Arte et la région Ile-de-France sont restés dans l'aventure. Et c'est tant mieux, quoi qu'on pense de la réalisation. Quand la 'réalité' entre dans la fiction, que doit-on choisir ? La fiction, celle-ci se nourrissant de celle-là.

Réception par la critique et le public

Bonello s'est une fois de plus affirmé comme un cinéaste majeur, après *Tiresia* (2002), *L'Apollonide* (2011), *Saint-Laurent* (2015)… Il faut voir comment il investit l'espace cinématographique, du lent travelling sur Paris dans le générique à la circulation de la caméra entre les étages du grand magasin, et son utilisation de la musique (composée par le réalisateur), à la fois brillante, envoûtante, désespérée, qui irradie les images.

La radicalité et peut-être l'absence voulue d'explications sur cette explosion anarchiste ont divisé la critique et le public, des dithyrambes de *Télérama* au rejet des *Cahiers du Cinéma*. Un critique a même parlé de « la fin de l'autocensure pour les attentats terroristes ».

Film dérangeant, c'est ce qui fait son charme.

Alain Le Goanvic

Un groupe de jeunes, deux filles, cinq garçons, s'attaque aux symboles du pouvoir étatique par des actes terroristes ciblés : bombes au Ministère la Défense, assassinat d'un banquier, incendie de la Statue de Jeanne d'Arc etc. Dans un Paris en état de choc, les terroristes trouvent refuge dans un grand magasin.

Bertrand Bonello, musicien classique de formation, compositeur, acteur, professeur à la Fémis, compose les bandes originales de tous ses films – entre autres. Parmi ses films : *Le Pornographe* (2001, présenté à la Semaine internationale de la Critique de Cannes), *De la guerre* (2008, présenté à la Quinzaine des réalisateurs), *L'Apollonide* (2011, sélection officielle de Cannes) et *Saint Laurent* (2015, sélection officielle de Cannes).

Cauchemar sans issue

CONTRE CHAMP

J'aime beaucoup le cinéma très personnel de Bertrand Bonello, qui est à la fois un brillant cinéaste et un musicien accompli, et il n'est aucun de ses films que je n'aie applaudi jusqu'à aujourd'hui.

Nocturama traite de la jeunesse à la dérive et du terrorisme. Le film, dont le projet est antérieur aux attentats de novembre 2015, devait initialement s'intituler, curieuse ou amère référence à Hemingway, « Paris est une fête » ! Qu'on en juge…

Sept jeunes gens organisent une série d'attentats simultanés dans Paris. Leurs crimes commis, ils se retrouvent dans un grand magasin de la capitale où ils passeront la nuit. Avec *Nocturama* Bonello nous propose un film désespéré, comme la jeunesse qu'il décrit, une jeunesse dont le mot d'ordre serait le cri de ralliement franquiste « Viva la muerte » (Vive la mort).

Horreur

Un film hermétique, ennuyeux, et obscur pendant son 1er tiers qui décrit les allées et venues dans Paris et son métro d'une bande de jeunes conspirateurs dont on ne sait pas encore ce qu'ils préparent mais dont on se doute en observant leur visage sans joie que ce sera infiniment moins drôle que les aventures des mystérieux complices des films de Jacques Rivette.

Un film terrifiant et cauchemardesque pendant son second tiers au cours duquel ces jeunes dévoyés dépersonnalisés vont multiplier les actes de destruction de la société.

Un film complaisant et esthétisant enfin dans son 3ème tiers lorsque cette bande décérébrée se réfugie et se met à errer de nuit dans un temple de la société de consommation qui les provoque et les engloutira.

Non-sens

On ne peut ainsi à propos de ce film parler ni de thriller, car on sait trop bien comment cela se terminera, ni de message politique ou religieux, car il n'y a aucune élaboration, aucun débat et aucune piste dont pourrait s'emparer le spectateur. Les jeunes protagonistes, qui paraissent n'être que des automates issus de toutes les couches sociales, ne suscitent que répulsion et horreur.

Enfin ce dynamitage de la société par la jeunesse n'est pas neuf et ce phénomène était autrement préoccupant à l'époque de la Fraction Armée Rouge allemande ou des Brigades Rouges italiennes.

Nihilisme

Reste à considérer le film comme une fable menaçante et nihiliste sur ce qui attend notre monde matérialiste. Qu'on le pense ou non, ce film est pour moi une mauvaise action, aggravée par des procédés de mise en scène gratuitement répétitifs - horaires affichés à l'écran, *split screen*, reprises de scènes.

Jean-Michel Zucker

Nocturama

Chômage record, croissance en berne, économies qui stagnent ou qui sombrent, marées migratoires, alarmes terroristes ensanglantant le monde, identités inquiètes ou malheureuses, radicalismes religieux qui flambent, réserves de matières premières qui baissent, températures qui montent… notre planète craque, notre planète souffre, notre planète est en crise. Que dit le cinéma sur ces éruptions, lui qui a vocation d'être le miroir du monde ? C'était là le thème et le sujet de notre dernier séminaire Pro-Fil qui s'est déroulé les 8 et 9 octobre 2016 : donner la parole à des cinéastes qui radiographient les principales crises fissurant notre planète et en rendent compte dans des films qui tracent une sorte de cartographie de ces zones de turbulences. Et ceci après notre séminaire 2015 qui, venant après l'attentat de *Charlie Hebdo*, était consacré au thème de la résistance et au « cinéma qui dit non ! » : non à la censure, non à la peur, non à tout ce qui bâillonne, brime, aliène, ou conditionne l'homme. On ne peut être davantage dans l'esprit du fondateur de Pro-Fil assignant à notre association de « promouvoir des films aidant à la connaissance du monde contemporain ».

Ceci dit, vivant au cœur d'un monde agité des convulsions que l'on sait, avec l'outil d'un cinéma lui-même en pleine révolution, amis Profiliens, nous avons du pain sur la planche !

Crises dans le monde musulman

Le monde musulman connaît ses propres crises, liées à l'islam et aux tensions qui le traversent.

On peut sans doute dire du « monde musulman » qu'il est immense et recouvre trop de réalités diverses pour pouvoir être embrassées dans le cadre restreint d'un séminaire. Sans doute. Ceci dit, on peut remarquer que toutes ces réalités sont traversées par un certain nombre de sources de tension communes. J'en ai noté trois, illustrées à chaque fois par des films originaires de pays différents :

— La première est le souffle de liberté qui, en 2012, a traversé le Maghreb et le Moyen Orient.

— A l'opposé de ce désir de liberté, la seconde est la pression croissante exercée par les partisans d'un islam radical.

— La troisième est la situation des femmes, situation de plus en plus dénoncée par celles qui la subissent.

Un souffle de liberté

Ce souffle, il s'est manifesté avec éclat à l'occasion de la révolution dite du jasmin qui allait déclencher ce qu'on devait appeler « le printemps arabe ». On en connaît la suite, mais, avec *Laïcité Inch'Allah* (2011), un documentaire de Nadia El Fani revenons à son point de départ.

Août 2010, en plein ramadan sous Ben Ali, Nadia El Fani vient filmer son pays, la Tunisie, avec pour objectif de montrer la façon dont nombre de Tunisiens enfreignent les interdits du Ramadan.

Trois mois plus tard, la Révolution tunisienne éclate. Nadia est sur le terrain et continue de filmer. Elle suit le trajet de ce vent de révolte qui agite son pays et en fait un laboratoire où se discutent fiévreusement les visions de la religion et où se manifeste l'aspiration à la laïcité.

La pression radicale

Si la montée de la tendance radicale de l'islam a été maintes fois portée à l'écran, peu nombreux sont les films qui offrent l'expression d'un débat entre les tendances opposées de cette religion. Un exemple de ce type de face à face est offert dans *Timbuktu* d'Abderhamanne Sissako (2014). Le grand cinéaste mauritanien y décrit comment des djihadistes ont occupé Tombouctou en 2012, instaurant la loi islamique, et montre la faille qui sépare les deux visions de l'islam. Avec, en particulier, deux scènes — projetées lors du séminaire — de confrontation entre le chef des djihadistes et l'imam local.

Mais comment se radicalise-t-on ? C'est

Marina Golbahari dans *Osama*

l'analyse de ce processus que propose Nabil Ayouch dans *Les chevaux de Dieu* (2013). Son film s'appuie sur un événement réel, les attentats de Casablanca qui, le 16 mai 2003, ont fait 41 victimes et une centaine de blessés dans cette ville. Suivant depuis leur enfance dans le bidonville de Sidi Mounen l'histoire de quelques jeunes qui, plus tard, seront les auteurs de ces attentats, Nabil Ayouch démonte avec force et intelligence l'engrenage qui les conduira là.

Etre femme en monde musulman

Parmi les nombreux films traitant de cette question j'en ai choisi deux.

Le premier est un film afghan, *Osama* de Siddiq Barmak (2003). L'histoire se déroule alors que les talibans sont au pouvoir. Osama est une petite fille de 12 ans que sa mère veut faire passer pour un garçon. Bien sûr, la supercherie sera découverte, Osama sera arrêtée et traduite devant un tribunal islamique qui la donnera à un vieil homme déjà possesseur de plusieurs femmes. Film d'une étonnante force cinématographique, il est aussi d'une dureté assez éprouvante.

Le second film est celui de la réalisatrice franco-turque Deniz Gamze Ergüven : *Mustang* (2015). Il se passe dans un village au nord de la Turquie. On y voit quatre sœurs, toutes jeunes filles, qui, à la suite d'un jeu innocent avec des garçons, sont accusées de débauche.

Enfermées dès lors dans leur maison devenue prison, leur famille n'aura de cesse, avec plus ou moins de succès, de les marier.

Mais autant *Osama* est mortifère, autant *Mustang* est plein de vie. Ces quatre soeurs sont des combattantes, elles sont belles, indomptables. Et Deniz Ergüven rend toujours lumineux l'univers de son film dont elles constituent la source de lumière irradiante.

Jean Lods

Günes Nezihe Şensoy dans *Mustang*

La montée des intégrismes

Une crise contemporaine ? *Le destin* de Youssef Chahine (1997)

Toute sa vie, le réalisateur égyptien Youssef Chahine a dû affronter les interdictions, les censures, les procès, ses films ne convenant pas aux pouvoirs en place. Mais à partir de 1995, il voit poindre une nouvelle atteinte à la liberté d'expression : l'islamisme se répand en Egypte. Après avoir étudié le fonctionnement de ce qu'il appelle une secte, il décide de réaliser *Le destin*.

Dans le Languedoc, au XII^{e} siècle, Gérard Breuil est condamné au bûcher par l'Inquisition. On lui reproche d'avoir traduit les œuvres d'Averroès, qui ose lire la Révélation à la lumière de la connaissance. Son fils Joseph part alors à Cordoue, où règne le grand calife Al Mansour, pour se joindre aux disciples d'Averroès. Il découvre là une société ouverte, tolérante, cultivée. Chrétiens et musulmans partagent le savoir, mais aussi la joie de vivre, la musique, la danse, une hospitalité généreuse. Il rencontre des femmes épanouies, des familles aimantes, des hommes qui s'efforcent de mieux comprendre la volonté de Dieu en utilisant la raison, elle-même don de Dieu.

Des ailes pour la pensée

Le cheikh Riad, avide de pouvoir, tente de détruire cette harmonie. Il enrôle des jeunes gens fragiles dans une folie religieuse qui les pousse aux pires crimes. Par un entraînement épuisant, par des prières incessantes, en les privant de nourriture et de sommeil, il leur enlève toute possibilité de réflexion. Abdallah, le propre fils de Mansour, est pris dans les filets de cette secte, qui lui ordonne d'assassiner son père. Son frère Nasser se désole : « Mais où cachait-il tant de haine ? » Une question qui trouve en nous aujourd'hui un écho très douloureux.

Le film commence par un bûcher, et se termine par un autodafé : Al Mansour, mal conseillé par des courtisans déloyaux, fait brûler les œuvres d'Averroès et le condamne à l'exil. Et pourtant le message de Chahine est plein d'optimisme : les œuvres ont été recopiées par ses disciples et seront mises en lieu sûr, Al Mansour retrouve l'amour de ses fils, la raison a triomphé sur l'obscurantisme. Et c'est une phrase d'espoir qui termine le film :

« La pensée a des ailes, nul ne peut arrêter son essor»

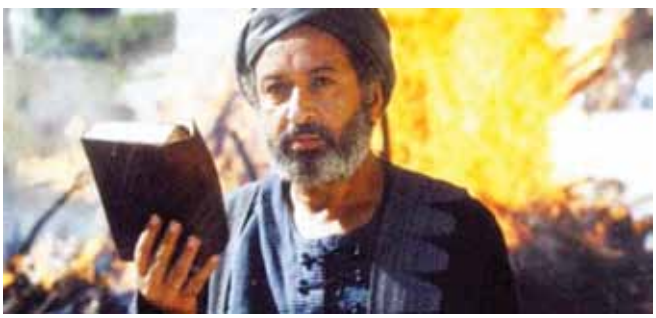
phrase qui s'inscrit sur l'image des livres en flammes.
Quand on reproche à Chahine d'utiliser le passé pour défendre ses opinions, il répond :

« N'a-t-on pas le droit d'être inspiré par le monde d'aujourd'hui ? »

C'est ainsi que le cinéma peut nous aider à mieux comprendre notre monde.

Paulette Queyroy

Mohamed Mounir dans *Le destin*



Crises dans le monde occidental

Pas une semaine sans qu'une fiction ou un documentaire nous plonge au cœur des bouleversements de notre société. Que nous disent-ils des excès de la finance, du chômage, de la précarité, des flux migratoires ?

Le thème de la finance et de ses excès a été abondamment traité par des documentaires comme *Wall Street, l'argent ne dort jamais* d'Oliver Stone (2010), *Inside Job* de Charles H. Ferguson (2010) ou par le passionnant *Cleveland contre Wall Street* de Jean-Stéphane Bron (2010) qui décortique la crise des subprimes. Mais il a aussi fait l'objet de grands films de fiction comme *Cosmopolis* de David Cronenberg (2012), *Margin Call* de J. C. Chandor (2011) ou *Le loup de Wall Street* de Martin Scorsese (2013). A la fois didactique et d'une grande intensité cinématographique, ce film flamboyant, le plus gros succès commercial de Scorsese, raconte l'ascension et la chute de Jordan Belfort, un trader interprété par Leonardo DiCaprio. On y voit le culte de l'argent, la volonté d'en gagner à tout prix sur le dos des clients, les méthodes de vente forcée, l'endoctrinement des vendeurs. DiCaprio fanatisant ses traders avant une mise en bourse fait froid dans le dos. Scorsese transforme peu à peu la salle en un gigantesque capharnaüm de traders déchaînés vociférant au téléphone : un grand moment de cinéma et une formidable dénonciation du capitalisme effréné.

La cour de Babel

La loi du marché

Retraversons l'Atlantique pour parler des effets désastreux des excès du libéralisme sur la société. Après le film de Scorsese, peut-on rêver plus grand contraste que le film ascétique de Stéphane Brizé, *La loi du marché* (2015) ? A la limite du documentaire, il décrit, en de longs plans séquences quasi fixes, l'itinéraire d'un chômeur quinquagénaire, Thierry, interprété par Vincent Lindon (Prix d'interprétation masculine pour ce film à Cannes en 2015). On le suit à travers les étapes de son parcours, de Pôle emploi à sa banque, d'un entretien d'embauche sur Skype à une formation à … l'entretien d'embauche. Ce film dramatique expose avec un réalisme accablant toutes les aberrations du monde du travail et du non travail. On apprend ainsi dès le début que Thierry a passé trois mois à se former à un métier de grutier où l'on ne recrute pas. Et, fatigué, usé, il finira par accepter un emploi dans un supermarché où son travail est de surveiller ses collègues autant que les clients. C'est 'la loi du marché'.

It's a free world

Ken Loach, auteur du récent *Moi, Daniel Blake* (2016), ne cesse depuis des décennies de dénoncer le libéralisme dur introduit par Margaret Thatcher. En 2007, il réalisait un film au titre aussi percutant que celui de Brizé, *It's a Free World*. On y plonge dans le monde souterrain des agences de travail temporaire qui fournissent à la journée, voire à l'heure, de la main d'œuvre bon marché et corvéable à merci en puisant dans le vivier, qui semble inépuisable, des travailleurs immigrés. Une arrière-cour dans un café, quelques camionnettes dans lesquelles on entasse la main d'œuvre comme une marchandise, la mise de fond est faible !

L'école d'intégration

Le cinéma nous offre une autre vision des migrants à travers leur intégration par l'école. *Entre les murs* de Laurent Cantet (2008) ou *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche (2004) en sont de bons exemples.

Moins connu et plus récent, le documentaire de Julie Bertuccelli, *La Cour de Babel*, sorti en 2013, nous plonge dans la classe d'accueil du collège de La Grange aux Belles, dans le 10ème arrondissement de Paris. Durant toute une année scolaire, on y suit des élèves venus de tous les coins du monde, des élèves qui font preuve d'un désir d'apprendre rafraîchissant. Lors d'une très belle scène, amenés à parler librement sur un objet qui leur est cher, ils se mettent à parler de religion ; c'est alors une joyeuse cacophonie entre musulmans, évangéliques, coptes, catholiques, dans une ambiance fraternelle et ouverte aux autres.

Une belle leçon et un peu d'optimisme dans ce monde en crise.

Jacques Champeaux

La Chine sous le regard de ses cinéastes

Cet immense pays, la dernière grande puissance qui se réclame du communisme (par son organisation politique) applique une gestion économique « capitaliste » ou disons « libérale » pour être dans le vocabulaire international actuel.

Depuis 1990-2000, période de transition entre les anciennes structures étatiques et dirigistes et la privatisation massive des moyens de production, la Chine est entrée dans l'économie de marché, bouleversant les rapports humains, détruisant le tissu social et économique, aggravant les inégalités sociales. Les résultats sont incontestables pour le développement économique du pays, devenu par son taux de croissance (PIB plus de 10%) et sa puissance financière, le deuxième du monde (et premier exportateur).

Des cinéastes chinois, de renommée internationale, ont mis l'accent sur cette contradiction et ses conséquences : Jia Zhang-ke, Zhao Liang, Wang Bing… Ce sont les témoins des symptômes d'une crise larvée, rejoignant les observations de nombreux spécialistes.

Un constat de violence

A Touch of Sin – Jia Zhang-ke 2013 (Prix du Scénario Cannes) :

Le cinéaste s'est un peu inspiré du genre des arts martiaux chinois. Dans une interview, il exprime son propos :

> « Les mutations de la Chine depuis 30 ans ont créé de nombreux problèmes. Et ces problèmes n'ont pas reçu de solutions. Beaucoup d'individus vivent dans des situations sans issue, sur le plan matériel et le plan moral. Face à la concentration des richesses, la corruption, le fossé entre riches et pauvres s'agrandit. La violence quotidienne semble se développer. On le sait grâce aux réseaux sociaux qui font état de multiples incidents dans le pays.»

Le cinéaste, pour rendre compte de cette situation, a structuré son récit en suivant quatre personnages. L'action se déroule du Shanxi (la région d'origine de Jia Zhang-ke) à Canton, en passant par Chongking (Les Trois Gorges) et dans les zones du Sud : Yichang, Dongguau etc. Ainsi, par cette fiction, il a voulu montrer le malaise de la société chinoise, particulièrement de la jeunesse – déjà avec *Xiao Wu artisan pickpocket* (1997), *Plaisirs interdits* (2002) et *The world* (2004) – mettant l'accent sur l'opposition villes-campagne.

Deux points sont soulevés par le cinéaste dans son interview :

- injustice du système social, qui accentue les clivages ;
- inégalités, qui pénalisent surtout les jeunes.

Le générique et les premières séquences mettent l'accent sur la violence des personnages et des situations. La tension sous-jacente irradie tout le film.

L'injustice à l'égard des pauvres et des humiliés

Pétition, la cour des plaignants – Zhao Liang (Sélection Officielle Cannes 2009)

Par-rapport à Wang Bing (né en 1967, alors que Zhao Liang est de 1971 – donc même génération), il s'intéresse moins au motif de la disparition et de l'écoulement du temps qu'à la simple activité humaine et aux fonctionnements des petites communautés, toujours secrètement mis en perspective avec le fonctionnement global de la société chinoise. Le documentaire, tourné sur plusieurs années, évoque la foule de pauvres gens, victimes dans leur commune d'injustices et de violence administrative de la part des autorités locales, qui se rendent à Pékin pour obtenir gain de cause et réparations des préjudices subis. Avec un résultat souvent négatif, qui fait le lit d'un désespoir palpable (l'expérience d'une femme et de sa fille forme le fil rouge du film).

La disparition de l'humain

A l'Ouest des rails - Wang Bing 2003 :

Dans ce film de neuf heures,

> « Wang Bing rend compte du démantèlement du complexe industriel des fonderies du Shenyang où travaillaient 50000 ouvriers jusqu'en 1999, sacrifiés à la nouvelle politique socio-économique de la Chine. Avec sa caméra numérique, il filme cette immense casse matérielle et morale… » (Hélène Puiseux)

Wang Bing incarne un **cinéma de résistance.** Il s'inscrit dans un cinéma hors circuit officiel – qui s'est développé à partir des années 1990. Il fallait contourner la censure du gouvernement. Ce cinéma est marqué par l'expérience d'évènements tragiques : les manifestations de Tian'anmen et la répression sanglante qui s'ensuit en 1989.

Mais la démarche n'est pas celle d'une dénonciation politique, comme les films de Jia Zhang-ke et Zhao Liang. Le jeune réalisateur se comporte plutôt en observateur impavide qui n'a pour ambition que de montrer une réalité, la réalité d'un pays organisé en autocratie, sans valeur morale et politique sociale. Filmer les ateliers et hangars en voie de destruction (la caméra est souvent placée sur la locomotive du train qui parcourt tout le site industriel), circuler dans les rues de ce qui reste de la ville minière, entrer dans les maisons pauvres et à moitié abandonnées... C'est la description d'un monde qui disparaît et l'abandon d'une population. Ce qui est politique dans ce film remarquable, c'est l'absence de politique. Comment les gens vont vivre après la destruction complète ?

Conclusion : crises en Chine, état des lieux et/ou d'une catastrophe annoncée ?

Le présupposé est que ce cinéma, dont on a donné des exemples, est porteur d'une sorte de prophétie. L'avenir le dira.

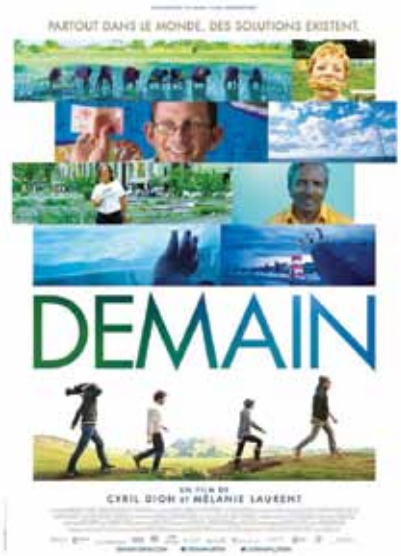
Alain Le Goanvic

A l'Ouest des rails

Demain

Hymne à l'espérance d'un avenir possible

2015. Co-réalisé par le militant écologiste Cyril Dion et l'actrice Mélanie Laurent, il s'agit d'un documentaire sur l'écologie boudé par les organismes officiels, qui a pu voir le jour grâce à une campagne de financement participatif.



Sorti le 2 décembre 2015, le film a obtenu le César 2016 du meilleur documentaire et a été distribué dans 27 pays. Il dépassait le million d'entrées début mai 2016, après 23 semaines d'exploitation, et est encore présent dans 6 salles actuellement. Pourtant de nombreux films du même type ont été réalisés depuis une dizaine d'années : *Le syndrome du Titanic* de Nicolas Hulot et Albert Lièvre (2007); *Nos enfants nous accuseront* de Jean-Paul Jaud (2008); *Home* de Yann-Arthus Bertrand (2009); *Solutions locales pour un désordre global* de Coline Serreau (2010); *En quête de sens* de Nathanaël Coste et Marc de la Ménardière (2014); *La glace et le ciel* de Luc Jacquet (2015)….

Des solutions possibles

Pour sa part, le message de *Demain* est le suivant : peut-être est-il temps de remettre en cause l'idéologie de la croissance ; peut-être est-il temps de lui chercher des alternatives. Et ce sont un certain nombre de ces alternatives que décrit le film en explorant en cinq chapitres - alimentation, énergie, économie, démocratie, éducation - les solutions possibles à la crise écologique.

C'est à la suite de la publication en juin 2012 d'une étude de la revue *Nature* annonçant la possible disparition d'une partie de l'humanité d'ici 2100 que Cyril Dion et Mélanie Laurent sont partis avec une équipe de quatre personnes enquêter dans dix pays - la France et l'île de la Réunion, le Danemark, la Finlande, la Belgique, l'Inde, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la Suisse, la Suède et l'Islande - pour comprendre ce qui pourrait provoquer cette catastrophe et surtout comment l'éviter.

Peut-être est-il temps de remettre en cause l'idéologie de la croissance

Durant leur voyage, ils ont rencontré des pionniers qui réinventent l'agriculture, les sources d'énergie, l'économie locale, les pratiques démocratiques et l'éducation.

Des initiatives concrètes

En mettant bout à bout ces initiatives positives et concrètes qui fonctionnent déjà, ils commencent à voir émerger ce que pourrait être le monde de demain.

Plutôt que de s'attarder sur des constats alarmants - dérèglement climatique, disparition des espèces, océans et sols pollués, etc - le documentaire plonge dans l'univers des actions déjà mises en œuvre : essor de l'agriculture biologique, développement des énergies renouvelables, recyclage généralisé des déchets, mais aussi réhabilitation de la démocratie participative.

Ainsi Detroit renaît de ses cendres grâce aux fermes urbaines, Copenhague vise 100% d'énergies renouvelables en 2025, San Francisco recycle 80 % des déchets ménagers, quantité de villes donnent une nouvelle place au vélo et privilégient les transactions commerciales locales via des monnaies complémentaires de la monnaie nationale.

Croire en de nouvelles valeurs

Ce qui frappe dans *Demain,* c'est l'enthousiasme dont font preuve les élus et les citoyens impliqués : davantage d'emplois locaux, de cohérence, de lien social, de sens trouvé au travail.

En montrant des solutions intelligentes portées par des gens de grande valeur, le film donne le sentiment, dans un monde en perte de sens et d'idéologie, que l'on peut croire en de nouvelles valeurs collectives et partagées.

Jean-Michel Zucker

Demain

COIN THEO

Les signes dans le ciel

Méditation à la fin du séminaire

Le programme de notre séminaire nous incite à réfléchir sur le thème du désastre. Ou plus exactement à réfléchir sur un monde en crises qui revêtent de multiples formes, ici en Occident, là dans ce qu'il est convenu d'appeler le monde musulman, lui aussi extrêmement divers, ou encore en Chine, avant que peut-être nous puissions trouver une dose d'espérance.

J'ai été frappé par la persistance de ce thème à travers les âges. En effet, la Bible, et avec elle tous les grands récits de l'humanité, est traversée de récits de guerre, de destructions et de catastrophes présentes ou à venir. Et Jésus lui-même n'est pas indemne de ce catastrophisme. Par exemple, les évangiles nous rapportent parmi ses dernières paroles, juste avant son arrestation, l'annonce de la fin des temps, et cela d'une manière particulièrement abrupte.

Si nous lisons ainsi le chapitre 24 de l'évangile de Matthieu, pour ne prendre qu'un seul exemple, il y est question de « guerre et de bruits de guerre ». Lisons simplement les versets 6 à 8.

Jésus nous parle de guerre, de misère, de désolation, de persécution. Il continue en mettant ses disciples en garde contre tous ceux qui prétendront en ce temps-là être l'envoyé de Dieu, le sauveur, celui que nous devrions suivre. Il continue un peu plus loin aux versets 29 à 30. Il s'agit de la fameuse annonce des « signes dans le ciel ».

> Mt 24, 6 Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres : gardez-vous d'être troublés, car il faut que ces choses arrivent. Mais ce ne sera pas encore la fin. 7 Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume, et il y aura, en divers lieux, des famines et des tremblements de terre. 8 Tout cela ne sera que le commencement des douleurs....
>
> 29 Aussitôt après ces jours de détresse, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. 30 Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, toutes les tribus de la terre se lamenteront, et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire.

Cette thématique des signes dans le ciel connaîtra une grande fortune dans l'histoire de l'Église. Vous vous souvenez sans doute de ce signe que l'empereur Constantin verra dans le ciel de la bataille du Pont Milvius en 311 de notre ère ; il entendra la voix qui lui dira « par ce signe tu vaincras ». Un signe qui sera lourd de conséquences, puisque c'est à la suite de sa victoire que Constantin va officiellement se convertir au christianisme en 312 et entraîner l'Église dans cet étrange mélange entre foi et organisation politique et sociale qui produira ce que nous appelons aujourd'hui l'Occident chrétien.

Un symbole qui signifie

Alors, aujourd'hui que nos sociétés sont beaucoup moins crédules et nous-mêmes chrétiens avons pris de la distance avec ces formes de superstitions qui nous incitent à voir des signes dans le ciel, nous qui nous targuons d'avoir pris nos distances avec la compréhension de Dieu comme un personnage nous écrivant à travers les nuages, nous avons sans doute un peu de condescendance par rapport à ces chrétiens des premiers temps. Et pourtant, n'est-ce pas aussi ce que nous faisons, mais sans plus forcément nous en rendre compte ?

Avez-vous vu la couverture du numéro de septembre de notre revue ? Il s'agit d'une photo tirée du film *Même la pluie*[1] d'Iciar Bollain, qui est également à l'honneur dans la revue. Et avez-vous remarqué ce signe dans le ciel ? Cet hélicoptère qui transporte une

croix ? Et j'ai été saisi parce qu'il m'a rappelé un autre signe dans le ciel. Vous souvenez-vous de la première scène de la *Dolce Vita* ? L'on y voit également un hélicoptère qui transporte non pas une croix, mais une véritable statue du Christ destinée à Saint-Pierre de Rome. Et son ombre passe sur une Rome moderne en construction, la statue est saluée par des enfants, par des ouvriers et finalement par un quarteron de jeunes filles en fleurs sur une terrasse. Elles se désintéressent rapidement de la statue pour répondre au salut des journalistes qui suivent dans un autre hélicoptère.

Cette scène est essentielle pour moi et dit bien ce qui est aussi le projet de Pro-Fil, tout simplement parce que mon maître en théologie, Gabriel Vahanian, dans un de ses premiers ouvrages, non

(suite page 16)

[1] Sebastian, jeune réalisateur passionné et son producteur arrivent dans le décor somptueux des montagnes boliviennes pour entamer le tournage d'un film. Les budgets de production sont serrés et Costa, le producteur, se félicite de pouvoir employer des comédiens et des figurants locaux à moindre coût. Mais bientôt le tournage est interrompu par la révolte menée par l'un des principaux figurants contre le pouvoir en place qui souhaite privatiser l'accès à l'eau courante. Costa et Sebastian se trouvent malgré eux emportés dans cette lutte pour la survie d'un peuple démuni. Ils devront choisir entre soutenir la cause de la population ou poursuivre leur propre entreprise sur laquelle ils ont tout misé. Ce combat pour la justice va bouleverser leur existence.

THEOCOIN

(suite de la page 15)

traduit en français, *Wait Without Idols* (1964), disait de cette scène qu'elle était le signe de quelque chose de pire que de l'indifférence par rapport à la foi, de la perte de compréhension de la signification des symboles chrétiens dans un monde pourtant forgé par le christianisme, au moins depuis Constantin.

La Dolce Vita

Tout à l'heure, en introduction de ce moment de méditation, nous avons entendu le Psaume 18 :

> « Il était monté sur un chérubin, et il volait, Il planait sur les ailes du vent. »

Fellini ne pensait sans doute pas à ce psaume, mais par cette statue qui le survole il nous montre un monde qui ne la comprend plus pour ce qu'elle doit être – un symbole qui signifie – mais au contraire la salue comme s'il s'agissait vraiment de Jésus, c'est-à-dire comme une idole. Et toute l'intuition de Pro-Fil me semble être là : discerner dans « les signes du ciel » des temps modernes – ce qu'est aujourd'hui le cinéma – ce qui est de l'ordre du symbole et ce qui est de l'ordre de la réalité d'un monde en perpétuelle mutation, d'un côté et de l'autre, ce qui est de l'idéologie, de la propagande, de la superstition, un culte de nos idoles modernes qui ne sont jamais que des reproductions des idoles de l'ancien Israël.

Choisir la vie

C'est d'ailleurs cela dont il est question dans *Même la pluie*. Ce film nous raconte l'histoire d'une équipe de tournage qui vient faire un film sur l'arrivée des conquistadores et l'oppression des Indiens. Leur intention est très louable, ils veulent raconter ce qui s'est vraiment passé et la croix qu'amène l'hélicoptère est le symbole des souffrances infligées aux Indiens. Mais malgré leurs bonnes intentions, les réalisateurs ne comprennent pas « qu'il y a des choses plus importantes que ton film ». En effet le tournage est mis en péril par une révolte des vrais Indiens d'aujourd'hui contre un projet de privatisation de l'eau. La révolte est menée par le principal acteur indien et son arrestation perturbe l'équilibre économique du film projeté.

Dans un dialogue entre le réalisateur et l'acteur, le réalisateur cherche à faire comprendre à l'acteur combien le film est important pour des centaines de personnes, là-bas en Europe, producteurs, diffuseurs et surtout militants de la cause des Indiens sud-américains. À quoi l'acteur de répondre

> « Tu ne comprends pas ! L'eau c'est la vie ».

Voilà à quoi devrait servir le cinéma que nous appelons de nos vœux : à nous faire changer de position, à décentrer notre regard sur nos crises, nos difficultés, nos valeurs, nos idéaux, sans doute humanistes et positifs, chrétiens ou protestants, pour nous amener à considérer le monde tel qu'il est et nous inciter à l'engagement non pas dans un monde tel que nous le voudrions, mais tel qu'il se présente à nous.

Changer le monde commence par changer soi-même

Et aujourd'hui certains cinéastes nous en disent plus long sur l'éthique que bien des sermons, ainsi sur l'affiche française de *Même la pluie* figure un slogan auquel nul d'entre nous, si nous nous revendiquons à la fois citoyens, cinéphiles et protestants, ne peut être insensible, à savoir :

> « Changer le monde commence par changer soi-même ».

Voilà sans aucun doute l'enjeu à la fois de notre séminaire mais aussi de notre réflexion au sein de Pro-Fil et bien plus largement au sein de nos Églises. Il est essentiel que nous sachions faire la différence entre les idéologies et les réalités vécues, distinguer entre la réalité et les idoles qui prétendent la représenter. Mais il est tout aussi essentiel que nous acceptions d'être 'interrogés' par le cinéma pour accepter d'être 'changés' par ce qu'il nous montre du monde moderne.

Au cours de notre séminaire, nous avons visionné des extraits des *Chevaux de Dieu*[2] qui nous aident aussi à comprendre ce que sont nos adversaires. Lorsqu'Abou Zeid, le cheikh islamiste, déclare

> « Ils (sous-entendu les mécréants et les apostats) aiment la vie autant que nous aimons la mort »,

il montre bien que c'est à la base de notre civilisation que les radicaux s'attaquent.

Car nos sociétés sont fondées sur cette parole primordiale, celle que Moïse laisse à son peuple avant qu'il n'entre en Terre promise :

> « Je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal. (…) choisis la vie afin que tu vives. »[3]

Que le cinéma nous aide à choisir la vie !

Roland Kauffmann, pasteur

[2] Film de Nabil Ayouch sorti en 2012, qui relate la radicalisation des auteurs des attentats de Casablanca en 2003.

[3] Deutéronome 30, 15-19

Le Droit du cinéma (1)

Le droit du cinéma est un droit très complexe où foisonne une série de textes, tant nationaux qu'internationaux et où est prévue l'intervention d'un certain nombre d'organismes...

Nous tenterons de donner de ce domaine une idée la plus juste et la plus concise possible en l'abordant sous deux angles essentiels, d'une part les sources de ce droit et les organismes chargés de régir la profession, et d'autre part la protection de ces droits.

Les sources

Ces sources sont de deux sortes : les sources nationales et les sources internationales.

Les sources nationales : le cadre législatif de la cinématographie n'avait fait l'objet d'aucune réforme d'ensemble depuis 1956. Aussi par deux ordonnances du 24 juillet et du 5 novembre 2009, le Gouvernement a créé le Code du cinéma et de l'image animée. Quant à la partie réglementaire (règlements, décrets), elle a été codifiée par le décret du 9 juillet 2014 qui rassemble la plupart de textes applicables à la profession.

Article L111-1

Le Centre national du cinéma et de l'image animée a pour missions :

1° D'observer l'évolution des professions et activités du cinéma et des autres arts et industries de l'image animée, leur environnement technique, juridique, économique et social ainsi que les conditions de formation et d'accès aux métiers concernés. ..

2° De contribuer, dans l'intérêt général, au financement et au développement du cinéma et des autres arts et industries de l'image animée et d'en faciliter l'adaptation à l'évolution des marchés et des technologies.•••

A côté de ce Code qui comporte, comme tous les codes applicables en France, une partie législative (votée par le Parlement) et une partie réglementaire, nécessaire à la mise en application de la partie législative (édictée par l'Exécutif), il subsiste un certain nombre de textes extérieurs qui, bien que fondamentaux, n'ont pas été codifiés, comme par exemple les textes régissant le dépôt légal, toujours définis par le Code du patrimoine, ou les relations entre le cinéma et la diffusion des œuvres sur les services de la télévision ainsi que les règles relatives à la contribution des chaînes au développement de la création cinématographique, ou encore les dispositions relatives aux œuvres pornographiques et d'incitation à la violence.

Mais les sources nationales ne se limitent pas à cela. Il faut y ajouter les délibérations et décisions du Centre national du cinéma qui a acquis un rôle extrêmement important dans le domaine, et que nous verrons par la suite.

Les sources internationales : à coté de ce millefeuille de la législation nationale, il faut ajouter les règles de l'Union européenne. Plusieurs dispositions du Traité sur le fonctionnement de l'Union européenne (TFUE) intéressent le secteur de l'activité cinématographique. De plus, l'activité législative de l'Union a été particulièrement intense au cours de ces vingt dernières années, et beaucoup de ces dispositions concernent le secteur cinématographique. Il n'est évidemment pas possible, dans le cadre de cet article, de donner les détails de la réglementation européenne. Mais on peut se faire une idée du foisonnement des questions qui relèvent de ce droit lorsque l'on réalise qu'il va assurer la libre circulation des œuvres cinématographiques, sanctionner les atteintes à la concurrence dans ce domaine notamment au moment de la distribution ou du sous-titrage, veiller à la libre circulation des personnes, des biens et des services, examiner les questions de quotas de diffusion, élaborer des règles relatives au contenu (interdiction de l'incitation à la haine, protection des mineurs...), au soutien financier etc.

À côté de ces législations il ne faut pas oublier les traités internationaux ratifiés par la France, comme des traités de co-production ou sur l'enregistrement et le dépôt, et de manière générale les règles des traités du commerce international, sachant que la loi du traité prévaut sur la loi nationale.

C'est dire la complexité de cette matière juridique, phénomène qui n'est d'ailleurs pas isolé, le juriste d'aujourd'hui devant faire face, en beaucoup d'autres domaines, à la multiplicité des sources du droit, à leur complexité et à leur compatibilité.

Organismes de la profession

Le Ministère de la culture : certaines de ses attributions concernent spécifiquement le cinéma, comme la tutelle exercée sur le CNC et l'autorité exercée directement sur son président lorsqu'il participe à la réglementation du cinéma et octroi des agréments. Il joue un rôle important dans la classification des films puisque c'est lui qui délivre les visas d'exploitation cinématographique.

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère Culture Communication

Le Conseil supérieur de l'audiovisuel qui dispose d'un pouvoir de contrôle sur les engagements pris par les opérateurs, concernant notamment les conditions de diffusion des films cinématographiques.

CSA CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'AUDIOVISUEL RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Et le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) : c'est le seul organisme qui intervient de manière spécifique et importante dans le secteur du cinéma. Nous lui consacrerons de plus amples développements.

CNC centre national du cinéma et de l'image animée

(À suivre)

Marie-Jeanne Campana

Pro-Fil infos

La liste de nos fiches devenant de plus en plus longue, elle ne tient pas cette fois sur sa place traditionnelle p. 20 et nous la produisons exceptionnellement ici, bousculant dans un même mouvement notre bulletin d'adhésion.

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP* 29 : *Nocturama* (Bertrand Bonello) - *Comancheria (Hell or High Water)* (David Mackenzie) - *The Free State of Jones* (Gary Ross) - *Infiltrator* (Brad Furman) - *Voir du pays* (Muriel Coulin, Delphine Coulin) - *Toni Erdmann* (Maren Ade) - *Eternité* (Anh-Hung Tran) - *Where to Invade Next (Où la prochaine invasion ?*)* (Michael Moore) - *War Dogs* (Todd Phillips) - *Frantz* (François Ozon) - *Brooklyn Village (Little Man)* (Ira Sachs) - *Le fils de Jean* (Philippe Lioret) - *Rester vertical* (Alain Guiraudie) - *La taularde* (Audrey Estrougo) - *Juste la fin du monde* (Xavier Dolan) - *Cézanne et moi* (Danièle Thompson) - *Fuocoammare, au-delà de Lampedusa (Fuocoammare/Fire at Sea)* (Gianfranco Rosi) - *La Mécanique des Flux* (Nathalie Loubeyre) - *Soy Nero (Moi Nero*)* (Rafi Pitts) - *Le cancre* (Guillaume Senez) - *Dead Slow Ahead (En avant très lent*)* (Mauro Herce) - *Le Teckel (Wiener Dog)* (Ted Solonz) - *Miss Peregrine et les enfants particuliers* (Tim Burton) - *La fille inconnue* (Luc Dardenne, Jean-Pierre Dardenne) - *Mal de pierres* (Nicole Garcia) - *Aquarius* (Kleber Mendonça Filho) - *Voyage à travers le cinéma français* (Bertrand Tavernier) - *Divines* (Houda Benyamina) - *Bref Manuel de libération* (Alexander Kuznetsov) - *La mort de Louis XIV* (Albert Serra) - *Sing Street* (John Carney) - *Moi, Daniel Blake (I, Daniel Blake)* (Ken Loach) - *Mademoiselle (Agassi / The Handmaiden)* (Park Chan-wook), - *Ma vie de courgette* (Claude Barras) - *Réparer les vivants* (Katell Quillévéré) - *Chouf* (Karim Dridi) - *Le client (Forushande/ The Salesman)* (Asghar Farhadi) - *Tu ne tueras point (Hacksaw Ridge)* (Mel Gibson) - *L'histoire de l'amour (The History of Love)* (Radu Mihaileanu) - *Le mystère Jérôme Bosch* (José Luis Lopez-Linares) - *Le disciple (Uchenik)* (Kirill Serebrennikov) - *Polina, danser sa vie* (Valérie Müller, Angelin Prejlocaj)

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

☐ individuel 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :
Adresse :
Code Postal : Ville :
Téléphone :
Courriel :
Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros

Nom et Prénom :
Adresse :
Code Postal : Ville :
Téléphone : Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier

Date :

Signature :

Quelle bonne nouvelle !

L'association Pro-Fil a été reconnue par les services fiscaux comme un organisme d'intérêt général ayant un caractère culturel. Elle est autorisée, à ce titre, à délivrer des reçus fiscaux, ouvrant droit à réduction d'impôt, au titre des dons qu'elle est susceptible de recevoir. Ceci s'applique dès cette année à la partie de la cotisation bienfaiteur excédant la cotisation normale et **tout don envoyé avant le 31 décembre 2016**. Tout donateur recevra un reçu fiscal au premier trimestre 2017 lui permettant de **déduire de ses impôts 66% de son don**.

Les + sur le site

- Les émissions radio « Champ-contrechamp » et « Ciné qua non » des derniers mois.
- Les billets d'humeur sur des films des festivals CINEMED et Ciné-Festival en Pays de Fayence à Montauroux.
- Les pages des festivals Chemnitz, Kiev, Leipzig, Lübeck, Cottbus, Montauroux, Mannheim
- « Le 27ème Festival du film britannique de Dinard » (Jacques Champeaux)
- Des fiches de Mulhouse : « L'adieu à soi », « La fin des mots », « *Moi, Daniel Blake* »
- Des commentaires du groupe de Toulouse sur *Moi, Daniel Blake* et *Juste la fin du monde*

Formation au débat filmique

La journée de formation, préparée par les deux groupes d'Ile-de-France, a eu lieu **à Montpellier le 16 novembre 2016**, avec 18 participants, 4 formateurs et 1 rapporteur. Nous avons suivi le programme de la mallette de formation (en intégralité sur le site) avec de légères variantes pour la composition des quatre groupes. Cette journée concernait les deux groupes Pro-Fil et des membres de l'équipe du Festival chrétien du cinéma et on a rapidement constaté que deux situations différentes allaient nous intéresser, selon l'une ou l'autre association : l'assemblée d'une salle de cinéma avec les réactions tout de suite après le film pour le FCC, et la bienveillance d'un groupe Pro-fil qui a digéré le film plusieurs jours avant la réunion. Mais dans les deux cas l'impulsion de l'animateur est essentielle, ainsi que les connaissances qu'il doit maîtriser sur le réalisateur et le cinéma en général. Il doit réussir à faire émerger les diversités intellectuelles de son auditoire.
Les résultats du questionnaire d'évaluation montrent que la grande majorité a été satisfaite et qu'une deuxième mallette de formation sur la technique au cinéma sera très bien accueillie ! (Bientôt le compte rendu complet sur le site.)

Arielle Domon

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 25 déc. 2016 à 10h

CULTE DE NOËL
DEPUIS L'ÉGLISE VAUDOISE DE TURIN

Le culte sera présidé par les pasteurs vaudois, Paolo Ribet et Maria Bonafede. Il sera célébré dans l'église où a été accueilli, en juin 2016, le pape François venu dans une démarche de réconciliation avec les vaudois suite à leur excommunion en 1184, il y a 800 ans.

La « Corale valdese di Torino » et le chœur « Semincanto » accompagneront les temps de louange.**Un culte produit par la RAI**

Hans-Werner Dannowski

Le président d'honneur d'INTERFILM, Hans-Werner Dannowski, vient de nous quitter.
Né près de Berlin en 1933, il grandit à Königsberg et fuit avec ses parents à la fin de la guerre vers le Nord de l'Allemagne de l'Ouest. Après des études de théologie, il travaille comme pasteur et enseignant, depuis 1980 à Hanovre. Très tôt il s'intéresse au cinéma. En 1985 il devient chargé de mission de l'Eglise protestante allemande pour le cinéma, et en 1988 président d'INTERFILM, ce qu'il reste jusqu'en 2004. Il devient alors président d'honneur de l'association.
Dans l'article que l'actuelle présidente d'INTERFILM, Julia Helmke, lui consacre, elle cite cette phrase de lui, concernant le film de divertissement, d'habitude boudé par la théologie :

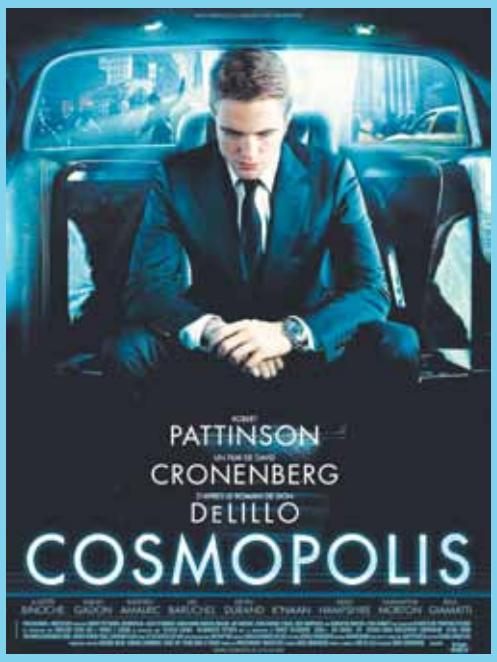
> « Nous ne pouvons pas nous permettre ce dédain. Cela serait assez cruel de notre part, puisque nous vivons constamment dans un monde d'images. Chacun de nous vit sa foi d'une façon marquée par des images. J'y vois le commencement de quelque chose de nouveau...»

Hans-Werner Dannowski a régulièrement prêché sur des films et sur l'art en général, et beaucoup de ces sermons sont publiés. Je l'ai connu en 1995 quand j'ai adhéré à INTERFILM et qu'il m'a accueillie dans cette association avec la chaleur généreuse qui était la sienne. Son allocution à l'occasion des 40 ans d'INTERFILM m'avait beaucoup marquée (v. *Vu de Pro-Fil* n°1). Nous adressons à sa famille nos plus vives condoléances.

Waltraud Verlaguet

Crédits photo

p.1 : © Stone Angels
p.3 : © Ad vitam, Simone Martinetto
p.4 : © Window Frame Films Inc. Photo : Mary Cybulski
p.5 : © Koch Films GmbH
p.6 : © CINEMED 2016
p.7 : © Version Originale / Condor
p.8 : © Wild Bunch Distribution
p.9 : © Wild Bunch Distribution
p.10 : © Haut et court
p.11 : © Weltkino ; D.R.
p.12 : © Pyramide Films
p.13 : Photo Wang Bing D.R.
p.14 : © Mars Films
p.15 : © Haut et Court
p.16 : D.P. ; © Alta Films
p.19 : © C. Zimmerlin ; © INTERFILM
p.20 : © Stone Angels



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

(Etats-Unis 2012, 1h 48)

FICHE TECHNIQUE :

David Cronenberg ; image : Peter Suschitzky ; musique : Howard Shore ; montage : Ronald Sanders ; distribution France : Stone Angels

INTERPRÉTATION :

Robert Pattinson (Eric Packer), Juliette Binoche (Didi Fancher), Paul Giamatti (Benno Levin).

AUTEUR :

David Cronenberg est né au Canada en 1943. Après avoir débuté des études scientifiques, il obtient un diplôme de littérature à l'Université de Toronto. Ses principaux films, souvent 'engagés', sont *Crash* (Prix spécial du Jury à Cannes en 1996), *A History of Violence* (2005), et plus récemment *A Dangerous Method* (2011) sur le psychanalyste Carl Jung.

RÉSUMÉ :

Un *golden boy* de la finance reçoit ses différents conseillers dans sa limousine qui sert aussi de salon pour ses rencontres amoureuses. Autour de lui, tout se dégrade petit à petit au cours de la journée.

ANALYSE :

Un long travelling, à la hauteur des poignées de portes, sur une file de limousines blanches garées devant une colonnade donne d'emblée le ton. On aperçoit cependant sur le trottoir, au niveau du capot des ces voitures luxueuses, des poubelles qui débordent. Opulence de certains, mais démission des responsables du 'bien public', tout le sujet est là. Pas d'immeubles futuristes, des rues qui pourraient être celles de n'importe quelle grande ville, on peut se croire dans un futur proche. Là, sous le péristyle, un jeune *golden boy*, Eric Packer, décide de se rendre chez son coiffeur malgré les encombrements prévus à cause d'un déplacement du Président. Son chef des gardes l'accompagne. « Laquelle est la mienne ? » lui demande-t-il devant la file des chauffeurs prêts à démarrer. A l'intérieur de sa voiture, il se retrouve dans son élément. Il reçoit successivement, dans le salon de cuir aménagé spécialement, son analyste en investissements, son conseiller en sécurité, sa mandataire qui achète en son nom des œuvres d'art, sa sportive maîtresse, son médecin, l'épouse de son garde du corps. Dans chacune de ces conversations on voit se dessiner une légère faille : des doutes sont émis sur la stabilité du yuan ; il est très difficile d'acheter une chapelle avec son contenu artistique ; la frigidité de sa nouvelle épouse est mise en évidence par sa maîtresse ; sa prostate est asymétrique ; sa sécurité est menacée ; sa relation avec la femme du chef de ses gardes du corps est connue du mari.

La destruction de son univers se fera graduellement au cours de cette journée, et sa voiture taguée illustrera cette déchéance. Après une pause chez le coiffeur de son enfance, souvenir de temps meilleurs, l'abandon de sa limousine précipitera sa fin. « Le rat devient l'unité monétaire, que fait-on quand ils sont morts ? ». Cette phrase résume l'intention de David Cronenberg : le règne de l'argent engendre le chaos.

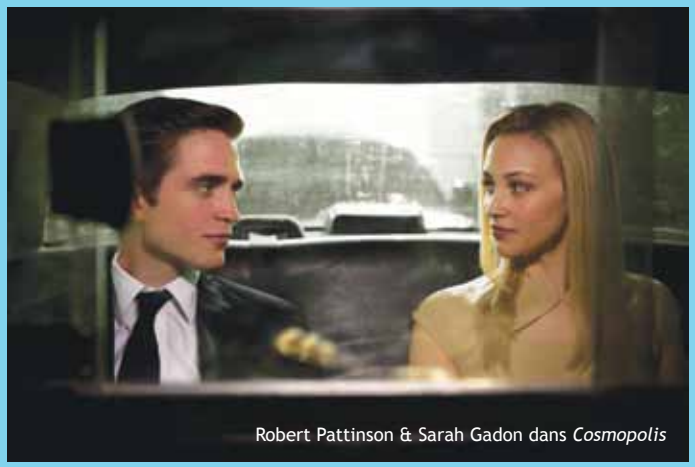
Pour être toujours en pointe, le monde financier analyse la moindre déclaration d'un ministre ; si elle est ambiguë, ce ne sont plus les mots qu'on interroge, mais le sens supposé des pauses entre eux. Dans ce système, aucune révolte réelle des affamés de la rue n'est à craindre puisque, d'après les possédants, « tout le monde est à dix minutes de devenir riche ». Un lien entre puissance matérielle et puissance sexuelle masculine est évoqué dans les rencontres entre Eric et ses auxiliaires féminines qui succombent toutes à ses charmes, alors que Bruno Levin, un ancien employé passé à la trappe, se plaint d'avoir perdu ses capacités en ce domaine en même temps que son emploi.

Cosmopolis est une adaptation d'un roman de Don DeLillo en un scénario écrit en six jours par Cronenberg. Les dialogues, transcrits littéralement du roman, sont d'une grande abstraction et, prononcés dans le huis clos de la limousine, sont coupés de la réalité de l'extérieur, ce qui peut rebuter certains. Mais ils reflètent parfaitement le gouffre entre le monde du capital et celui de la rue, symbolisé par la garniture 'proustée' de la voiture (référence de DeLillo au liège dont Proust avait garni les murs de sa chambre). Ce choix de fidélité aux dialogues du roman n'a donc laissé aucune initiative aux acteurs quant au texte relativement long, mais la variété dans le jeu de ceux qui sont reçus dans la limousine permet au jeu de Robert Pattinson, en s'adaptant à chacun de ses interlocuteurs, de se renouveler et de maintenir l'intérêt du spectateur. Ce qu'il réussit impeccablement.

David Cronenberg a réussi le tour de force de porter à l'écran un scénario dont les dialogues abstraits constituent l'essentiel. Mais l'actualité du propos sur la finance et sur la séparation entre les deux mondes en présence est une évidence forte qui pousse à l'adhésion. Que Packer ait gardé tout au long de sa journée une certaine dignité dans son respect pour autrui peut le rendre assez sympathique, mais surtout évoque l'énorme aveuglement des possédants, même empreints d'une certaine humanité, envers ceux qui n'ont rien. « Donnez-leur des brioches ! » disait Marie-Antoinette pour répondre au peuple affamé.

Nicole Vercueil

Vous trouvez la liste des fiches p. 18.



Robert Pattinson & Sarah Gadon dans *Cosmopolis*